

21-09-1973

Les « environnements » prennent le pas sur la peinture à la huitième Biennale de Paris

Des provocations qui ont un air de « déjà vu »...

(DE NOS SERVICES PARISIENS)

Paris, septembre.

Crée en 1959 par Raymond Cogniat, la Biennale de Paris (1) est l'unique manifestation internationale vouée aux créateurs de moins de 35 ans. Sa mission, dont elle s'est acquittée jusqu'ici avec des fortunes diverses (on se rappelle notamment que la Biennale de 1969 s'est déroulée dans une confusion totale et que celle de 1971 a beaucoup souffert d'un certain désordre physique et de la contestation), est de « rassembler des jeunes artistes dont les réalisations apportent soit dans l'esprit, soit dans la lettre, une forme d'expression novatrice ».

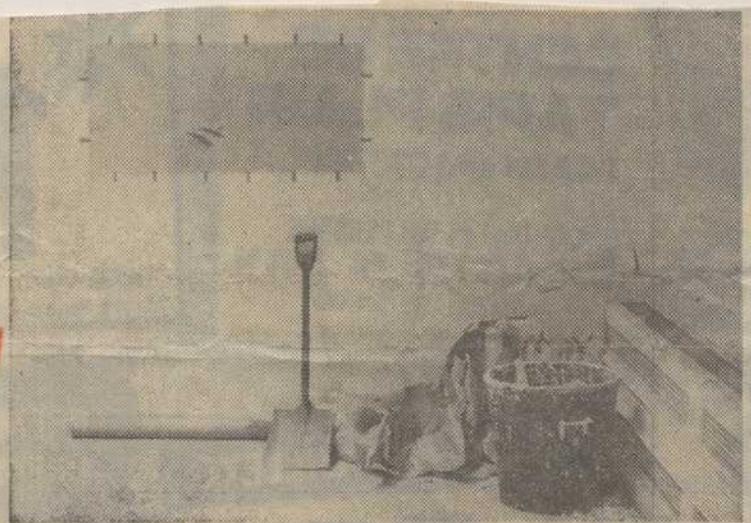
Comparée à Venise qui, malgré ses efforts, demeure la Biennale de la consécration, et à « Documenta », qui, tous les quatre ans, fait le point sur les mouvements nés dans l'intervalle, la Biennale de Paris, en prise directe sur l'actualité artistique immédiate, joue un rôle important en permettant au grand public de faire vraiment connaissance avec un art d'extrême avant-garde, le plus souvent éphémère et qu'il faut donc saisir au moment même où il voit le jour... Ce but n'est pas toujours facile à atteindre, comme on l'a d'ailleurs vu lors des biennales précédentes où les sections nationales et les sélections officielles étaient responsables d'une juxtaposition éclectique et confuse, ainsi que des participations académiques conçues selon des critères nationaux qui étaient loin de refléter l'art tel qu'il est conçu par l'avant-garde internationale.

Liberlé totale d'expression

Cette année, la Biennale de Paris, qui revient au musée d'Art moderne de la ville de Paris, retrouve cependant une nouvelle jeunesse. Sa conception est due cette fois à une commission internationale composée de douze spécialistes qui ont eu à débouiller six cents dossiers transmis par une cinquantaine de correspondants étrangers. Aussi, tirant la leçon des événements de 1968 et de l'exposition « 72 », des artistes ont été associés aux travaux de la commission internationale, ce qui a beaucoup contribué à éviter toute restriction thématique de manière à laisser aux jeunes créateurs une liberté d'expression totale. Notons cependant que cela n'a pas empêché certains regroupements lors de « l'accrochage », mais qui illustrent seulement

les tendances mises à jour et non plus, comme dans le passé, déterminées a priori.

Cela étant, que penser de cette huitième édition de la Biennale de Paris où tout est nouveau par rapport à la précédente mais où prédomine aussi un sentiment de « déjà vu » ? Sans doute parce que des réalisations équivalentes ont déjà été exploitées par d'autres artistes, encore qu'en suivant une démarche intellectuelle différente. A ce propos, on regrettera que les



« Sculpture anonyme avec boîte à ordure et pelle » : l'auteur est parti sans laisser d'adresse.

exposants ne se soient pas donné la peine, à quelques exceptions près, d'éclairer le public sur cette « démarche intellectuelle » qui apparaît de plus en plus comme l'élément essentiel de l'art d'extrême avant-garde...

Du foin, du gravier, du fil de fer...

Tout d'abord, on remarque la rentrée en force des « environnements ». Le sol est couvert de graviers, de foin, de fil de fer, de sable de blé, enfin de n'importe quoi. Le Roumain Mircea Spataru expose de la paille dans des bacs de plâtre mais on ignore s'il s'agit vraiment d'une étable. Le Coréen Moon-Seu Shim tasse du sable sur quatre

feuilles noires en carton. Un peu plus loin se dresse un tuyau rouillé, tandis qu'une bobine de fil de fer à demi enroulée git sur le sol. Mais surtout, on remarquera l'étonnant parcours de Jean Clareboudt intitulé « La route est la boîte refermée aux yeux mi-clos », et qui

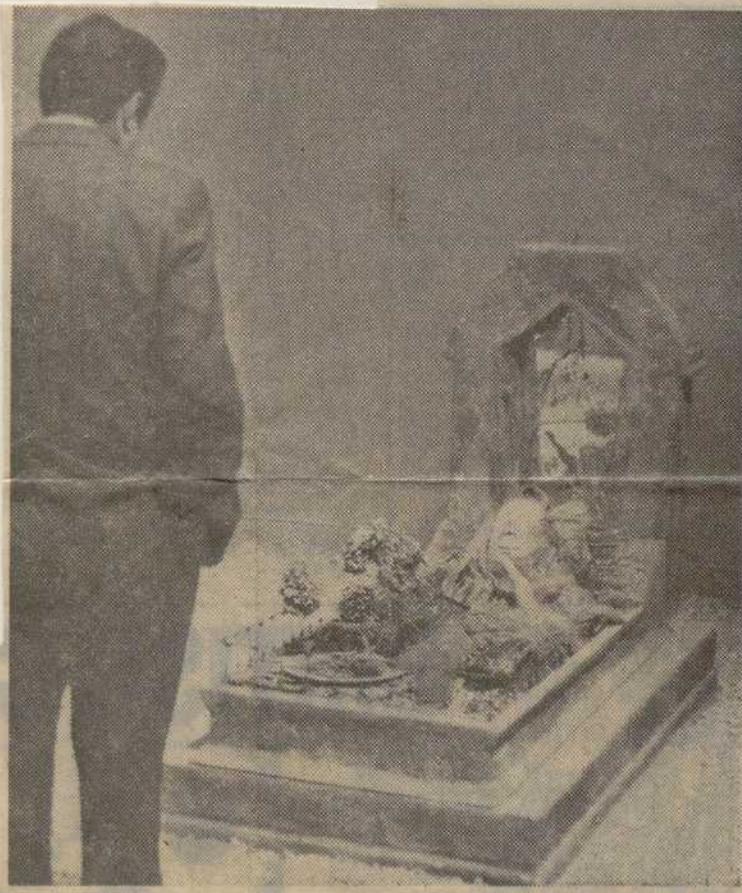
rassemble, dans un espace à niveaux différents, des boîtes-cercueils, du mobilier, un chien, des bouts de bois et un bon nombre d'objets insolites qui se prêtent à toutes les interprétations... Plus provocant, le magasin d'alimentation du Canadien Mark Print offre sur ses étals un choix de pièces

humaines en résine de polyester, fibre de verre et métal.

De peinture proprement dite, il est très peu question dans cette biennale et celle qui est exposée n'intéresse également les artistes qu'en tant que reflet de leur démarche intellectuelle. C'est ainsi que Luis Cane, du « Groupe Sup-

port - Surface », admet que les intentions comme les sensations font partie de la pratique picturale insérées dans l'histoire, ce qui l'amène à prendre parti « contre l'académisme avan-gardiste », tout en citant ses références... qui vont de

Cézanne à Pollock, Newman et Bishop. C'est un peu dans cet état d'esprit que travaillent également l'Australien J. Firth-Smith et les Allemands R. Weil et E. Hofshen. Quant à l'Anglais Stephen Buckley, plus traditionnel, il découvre, en appliquant des collages de bois sur



« Le Goût du paradis » de Jana Shejbalova Lelibska : une tombe de fantaisie ?